

II- Qu'est-ce que le sens ?

Si la sémantique se définit simplement comme l'étude scientifique du sens, celui-ci est, selon Dubois, jugé « trop vague pour pouvoir être utilisé dans les diverses théories linguistiques sans recevoir des définitions spécifiques. Pour F. de Saussure, le sens d'un signe linguistique est constitué par la représentation suggérée par ce signe lorsqu'il est énoncé. Toutefois, comme il ne définit pas le terme de *sens*, il importe de remarquer que, chez lui, les approches du problème du sens sont multiples : le sens apparaît comme résultat d'un acte de découpage, comme une valeur émanant d'un système, comme un phénomène associatif. » (1973 : 427)

C'est dans cette optique que Lyons (1978) considère que le sens doit être ramené à la valeur saussurienne, laquelle prend en compte les relations sémantiques que tisse une unité lexicale avec d'autres unités lexicales, dans le système de la langue.

Sens et signification

Les linguistes comme les lexicographes, de manière générale, utilisent indifféremment *sens* et *signification*, car ils considèrent qu'il n'y a pas de différence entre ces deux mots. Mounin confirme cela en déclarant : « les termes signification et sens sont le plus souvent employés l'un pour l'autre, de sorte que les problèmes qui se posent pour l'un se posent aussi pour l'autre. Il n'y a pas de consensus pour les confondre ou les opposer nettement. » (1995 : 297)

Toutefois, il faut quand même rappeler que Mounin (1968), lui-même, estime que la signification est synonyme de *signifié* qu'il qualifie de terme technique : « la signification d'une unité linguistique c'est son signifié » (1968 : 152). Lorsqu'il la distingue du sens, c'est pour indiquer que le sens d'une unité linguistique est la valeur spécifique que prend sa signification (ou son signifié) dans une situation de communication particulière. Observons à cet égard l'exemple ci-dessous qu'il fournit pour illustrer cela :

« Les cinq unités (= morphèmes) qui forment la phrase : *Je viendrai jeudi prochain* ont chacune un signifié stable en français. Mais l'ensemble de ces signifiés prend, dans cet exemple, un sens différent à chaque nouvelle utilisation,

suisant qui est *je* et suisant la date. Prononcée le 19 août par Pierre et le 6 septembre par Antoinette, cette phrase de signifié identique constitue deux énoncés de sens différent ». (Mounin, 1968 : 152-153)

Ainsi, il existe bien des chercheurs, parmi les linguistes et les lexicographes, qui font, entre *sens* et *signification*, une distinction qu'ils ne manquent pas de souligner. Celle-ci est basée sur l'idée que le premier renvoie à un énoncé donné, considéré comme concret, parce qu'il est déterminé par les circonstances de l'énonciation et le contexte, alors que la seconde relève d'un ensemble de signifiés abstraits. En résumé, on pourrait penser que *sens* et *signification* renvoient respectivement à « ce que veut dire un mot, un énoncé **avec** les précisions liées à l'emploi » et « ce que veut dire un mot, un énoncé **sans** les précisions liées à l'emploi » (Baylon & Mignot, 2002 : 36). Dans cet ordre d'idées, on comprend aisément qu'un énoncé tel que (4) conserve la même signification, tandis que son sens change en fonction des situations d'énonciation.

(4) C'est le temps idéal pour notre sortie.

Le sens de (4) variera selon « le temps idéal », « la sortie » et « nous » dont il est question ; en effet, une sortie en mer qu'effectue un groupe d'adolescents, par une belle et chaude journée d'été est différente d'une sortie en montagne que fait un groupe de séniors, sous les flocons de neige. Il faut bien se rendre compte que *lieu, instant, objet visé et protagonistes de l'échange* constituent autant de facteurs jouant un rôle déterminant dans l'interprétation du sens.

Pour certains linguistes comme Guiraud (1962), la signification est un acte et le sens le résultat de cet acte. Il explique cela comme suit : « *signification* est pris dans son sens actif de substantif verbal : signification ; c'est un procès psychologique alors que *sens* a une valeur statique, c'est l'image mentale qui résulte du procès. On évitera de confondre les deux termes comme le fait la langue courante qui parle indifféremment de la signification ou du sens d'un mot » (1962 : 9).

De son côté, Marouzeau (1969) définit le *sens* en faisant appel aux notions d'*idée* et de *représentation mentale*. À ce propos, il déclare : « Le sens d'un mot peut être considéré soit comme l'ensemble des représentations susceptibles d'être suggérées par l'énoncé de ce mot (le mot *filles* évoque des idées complexes selon

qu'il est employé dans des phrases telles que : *la fille de Paul, une fille plutôt qu'un garçon, des mœurs de fille*) soit comme l'ensemble des représentations suggérées en fait par le mot dans un cas donné. Étant donné la pluralité des sens possibles, qui peut s'étendre fort loin, on est amené quelquefois à distinguer un *sens usuel*, le plus répandu, et un *sens occasionnel*, celui qui se présente dans tel cas particulier, chacun d'eux pouvant être *simple* ou *complexe* suivant qu'on le considère comme répondant à un concept élémentaire ou à un complexe de concepts. On croit pouvoir distinguer parfois un *sens fondamental* et des *sens accessoires*, ou bien l'on fait l'histoire du mot pour reconnaître un sens ancien, dit quelquefois *sens primitif*, d'où les autres, dits *sens dérivés*, seraient issus ; mais ces notions demandent à être rigoureusement contrôlées » (1969 : 206).

Quant au terme *signification*, il considère qu'il « est employé comme synonyme de *sens*, particulièrement lorsqu'on s'attache à analyser le processus qui conduit à la distinction du *signifiant* (forme) et du *signifié* (notion) » (Marouzeau 1969 : 207)

Il est important de retenir que cette distinction des mots *sens* et *signification* est reprise par de nombreux pragmaticiens à l'instar de Nyckees (1998 : 248-249).

Du reste, Ducrot (1980) résume clairement cela en disant que, en sémantique, « il s'agit d'attribuer à chaque phrase une *signification* telle qu'on puisse, à partir de cette signification prévoir le *sens* qu'aura son énoncé dans telle ou telle situation d'emploi. » (1980 : 8)

Il en est de même de la vision de Moeschler et Reboul qui affirment : « si la phrase est associée à une *signification*, à l'énoncé est associé non pas une signification, mais un sens [...]. Il faut comprendre ici la signification de la phrase comme le produit d'indications linguistiques qui la composent [...] En revanche, le sens de l'énoncé, c'est la signification de la phrase plus les indications contextuelles ou situationnelles calculables à partir du composant rhétorique. » (1994 : 23)

En somme, on constate que bien des linguistiques adoptent une approche conceptualiste, que Touratier (2004) reprend en disant que « la signification correspond à une réalité psychologique, assimilée à ce que les philosophes appellent le *concept* » (2004 : 10).

Par ailleurs, Touratier (2004 : 13) reformule l'opposition signification/sens en se référant à la présentation qu'en faisait Mounin (1968) exposée plus haut. Néanmoins, Touratier oppose le *signifié* au sens **et** à la signification, estimant que *sens* et *signification* sont synonymes dans l'usage courant. Il propose alors de recourir au terme technique de *signifié*, quand il est question de la signification abstraite qu'une unité linguistique a dans la langue, et aux termes *signification* ou *sens*, quand il est question de sa signification spécifique dans un énoncé particulier.

Enfin, rappelons tout de même qu'au 18^{ème} siècle, déjà, on retrouvait dans la langue française cette distinction entre *sens* et *signification*, notamment dans le discours de Beauzée, qui voyait dans la signification d'un mot son sens primitif, c'est-à-dire son sens propre, tandis qu'il voyait dans le sens d'un mot, des acceptions dérivées de cette signification première, c'est-à-dire son ou ses sens figurés.

Nous avons vu que cette distinction était toujours d'actualité, sauf qu'aujourd'hui elle entraîne des définitions différentes de celles du 18^{ème} siècle, visant à établir une opposition entre la valeur d'une unité lexicale dans son emploi en langue et sa valeur en emploi discursif. Ainsi, « entre ce que les mots signifient en *langue*, valeur qui rend la *phrase* accessible, et ce qu'ils signifient en *discours*, où l'*énoncé* requiert pour être interprété un surcroît d'informations situationnelles, il y a une différence fondamentale. C'est cette différence que souligne l'opposition sens/signification. » (Neveu, 2000 : 104)

Cette opposition n'est pas négligée par les linguistes quand il est question d'un traitement d'ordre sémantique. En somme, l'étude du sens hors contexte est prise en charge par la sémantique. Le sens d'une phrase hors contexte est envisageable avant que celle-ci ne soit employée. Dans ces conditions, le sens est appréhendé hors contexte et, par conséquent, on ne parlera pas de « sens » mais de « signification ». La pragmatique, elle, s'occupe de l'étude du sens en contexte, c'est-à-dire du sens d'un énoncé : lorsque la phrase est effectivement produite par un certain locuteur, dans une situation de communication donnée.

Cependant, même si en principe, un relatif consensus fait que l'on parle de la signification d'une phrase et du sens d'un énoncé, il peut arriver que certains linguistes utilisent les appellations *sens* et *signification* pour désigner des valeurs

contraires, puisque le choix de chacune d'elles pour identifier l'un des deux phénomènes sémantiques relève de l'arbitraire. En revanche, il demeure certain que quand ces deux termes n'entrent pas en opposition dans le cadre d'une analyse sémantique, ils se posent indubitablement comme synonymes.

Sens et référent

Dans la linguistique moderne, la sémantique est qualifiée de « structurale » parce qu'elle étudie le sens en tenant compte de la structure de la langue ; l'étude du sens ne se fait qu'à l'intérieur du système des signes que forme la langue. Le sens d'un signe linguistique n'est complet que s'il est envisagé dans le réseau de relations dans lequel ce dernier est inscrit. La sémantique opère dans le cadre de la conception structurale de la langue et traite le sens de chaque signe en relation avec le sens des autres signes appartenant au système de la langue. C'est une étude qui ne traite pas du rapport au référent, c'est-à-dire à la réalité extralinguistique ou à l'objet du monde auquel le signe renvoie. Ce dernier est étudié par rapport à tous les autres signes qui composent la langue et non par rapport à l'objet en question. Cette perspective montre clairement l'autonomie du sens et du système, par rapport au monde représenté.

Le logicien allemand Frege (1892) est le premier à avoir démontré que les notions de *sens* et de *référent* étaient différentes. Pour illustrer cela, voici un exemple, fourni par Husserl (1913) et fréquemment repris dans la grande majorité des ouvrages de sémantique :

(5) « Le vainqueur d'Iéna ».

« Le vaincu de Waterloo ».

Chacun des deux syntagmes constituant l'exemple (5) renvoie au personnage de Napoléon, donc à un seul et même référent ; pourtant ils ne disent pas du tout la même chose de Napoléon et, de ce fait, présentent des sens totalement différents. Cet exemple montre parfaitement que des référents identiques n'entraînent pas forcément des sens similaires.

En fait, c'est parce que l'on distingue le référent de la signification, que l'on parvient à expliquer la possibilité de « concevoir un sens sans avoir pour autant avec certitude une dénotation » (Frege, 1971 : 104) ; car il est nécessaire de

souligner que certains mots ont un sens, mais ne correspondent pas à un référent. De ces emplois sans référent, prenons à titre d'exemple : *la chimère, les fées, la licorne, le dragon, etc.*, régulièrement rencontrés dans la littérature, notamment dans les contes merveilleux qui n'hésitent pas à faire usage de référents imaginaires. À ce propos, Baylon & Mignot évoquent le *cheval de Pégase* : « étant donné qu'aujourd'hui personne ne croit plus qu'il existe un cheval ailé comme Pégase était censé l'être chez les anciens Grecs, le mot *cheval* n'a jamais, dans cet emploi, un cheval réel comme référent. Est-ce à dire qu'il n'a pas du tout de référent ? Si, mais c'est un référent qui se trouve seulement dans l'imagination des gens. » (2002 : 30). Référent à un objet suppose que cet objet existe, même s'il s'agit d'un objet imaginaire, celui-ci est aussi susceptible de désignation qu'un objet réel, et son référent s'établit alors dans le concept des « mondes possibles ». Différents des référents réels tels qu'une personne, un animal ou un objet qui sont concrets, les référents fictifs existent malgré tout, car ce que contient l'imagination réside dans l'esprit et le cerveau humains, et fait partie, en conséquence, du moins dans une certaine mesure, de la réalité. « La réalité n'est plus en ce cas préexistante au discours mais construite par le discours. Le monde réel devient, dans cette perspective, une conceptualisation car le « monde » n'est jamais qu'un monde perçu, c'est-à-dire une représentation. Les classes d'objets et leurs propriétés sont en fait celles que la conscience délimite. » (Neveu, 2000 : 97)

La distinction entre la signification d'un mot comme *arbre, cheval* ou *chien*, de la réalité extralinguistique dont chacun de ces mots est le signe dans une situation de communication, remonte au *Cours de linguistique générale* dans lequel Saussure expliquait déjà, par sa définition du *signe linguistique*, que la signification n'était en aucun cas la chose signifiée : « le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique ». (1990 : 98)

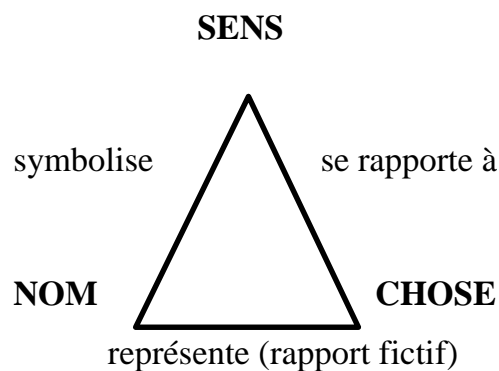
Du reste, les logiciens rejoignent, sans la moindre hésitation, le point de vue de Saussure sur la distinction entre la signification et la chose signifiée, avec une pointe d'humour en déclarant que « le mot chien n'aboie pas », « le mot cheval ne hennit pas », « le mot chat ne miaule pas », etc.

Ainsi, outre les deux éléments constituant le signe linguistique : le signifié et le signifiant, il ne faut pas omettre un troisième élément, non négligeable, qui est le référent. Entre le signe linguistique (association d'un signifié et d'un signifiant)

et le référent (la réalité extralinguistique) s'instaure un rapport appelé *dénotation* ou *désignation*.

Le triangle sémiotique

C'est justement à partir des trois éléments : *signifiant* (forme, expression, nom), *signifié* (sens, signification, contenu) et *référent* (chose), que s'est construit le célèbre triangle sémiotique, servant à la description du fonctionnement du signe linguistique, dont Ullmann (1969 : 22) donne la version suivante :



Dans l'interprétation que présente Ullmann (1969 : 21) de son triangle sémiotique, il précise que le nom évoque, non pas la chose mais l'idée de la chose, c'est-à-dire le sens, que le sens se rapporte à la chose, qu'il y a un lien direct entre le mot et le sens et une relation directe entre le sens et la chose, mais qu'il n'y a aucune connexion directe et immédiate entre le nom et la chose.

Notons que, par la suite, d'autres versions du triangle sémiotique ont été proposées, avec des compléments ou des modifications conduisant parfois, chez certains linguistes, à de nouvelles configurations découlant de transformations significatives du triangle sémiotique.

Certes, comme le fait remarquer Touratier, « il est possible de répondre à la question « Que signifie tel mot ? » soit par une définition verbalisée, comme dans un dictionnaire, soit par « Ça », accompagné d'un geste montrant un objet, la seconde solution étant peut-être la plus facile et celle à laquelle on pense en premier. » (2004 : 13). La première réponse relève du sens, la seconde, du référent ; il ne faut donc pas confondre *sens* et *référent*, car non seulement le référent n'est pas le sens, mais il ne doit pas être identifié au sens. Le référent ne

faisant pas partie du mot, il est simplement ce que désigne celui-ci, ce à quoi il réfère, cela peut être un objet ou un être. Alors que le sens d'un mot est une réalité psychologique, le référent, lui, correspond à une réalité extérieure au mental ; et c'est pourtant, généralement, le référent qui, dans une communication donnée, suscite davantage l'intérêt des interlocuteurs. Néanmoins, il ne faut perdre de vue que c'est le sens d'un mot qui permet de déterminer le référent auquel ce dernier renvoie parmi tous les autres référents. À cet effet, Niklas-Salminen précise que « le référent est un fragment de réalité et le signifié est une représentation de cette réalité. Le signifié est donc une abstraction, une espèce de réalité psychologique. Il est plus pauvre et mieux organisé que la réalité. Il simplifie la complexité du réel et met en évidence l'essentiel en donnant un premier classement des éléments du monde. Par exemple, le signifié du signe *cheval* ne tient pas compte de la diversité des chevaux qui existent, mais ne retient que ce qui est commun à tous (crinière, sabots, queue...). » (1997 : 92).

En tout état de cause, le référent demeure « l'objet du monde » que désigne un mot, une expression ou un syntagme ; voilà pourquoi il constitue un concept qui implique une approche extralinguistique aidant forcément à la description des mots. Toujours est-il que c'est par le truchement de leur sens lexical que les mots sont liés à leur référent.